

PRÉFACE

Grâce à l'initiative et à la ténacité de Tugdual de Langlais nous disposons avec ce livre de l'histoire d'une famille de la bourgeoisie nantaise engagée dans le trafic maritime durant deux générations, pendant la période troublée de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, marquée par la guerre de l'indépendance des États-Unis puis les guerres de la Révolution et de l'Empire. Et quelle famille !

Jean Peltier¹, né en 1734 à Saint-Martin-de-Ré, est le fils d'un négociant de ce port. Orphelin de père à l'adolescence, son éducation est achevée par son oncle Dudoyer, procureur fiscal de la seigneurie de Gonnord (aujourd'hui Valanjou), située dans les Mauges, au sud de l'Anjou, entre Cholet et Nantes. Marié avec sa cousine Gabrielle, muni d'une licence en droit obtenue devant l'Université d'Angers, il se fixe à Nantes en 1764, prend le pseudonyme de Peltier-Dudoyer pour se distinguer des autres Peltier, nombreux sur la place, et tente de faire fortune dans l'armement. Après des débuts difficiles il obtient en 1771 la clientèle de Joseph Carrier de Montieu, entrepreneur d'armes de la manufacture de Saint-Étienne, qui lui prête des fonds pour organiser des voyages de traite vers l'Afrique où les armes sont échangées contre des esclaves, puis vers les Antilles françaises. Il ajoute en 1776 la clientèle de Beaumarchais, chargé d'envoyer discrètement des armes aux colons insurgés d'Amérique du Nord, qui apprécie sa gestion : « Saluez M. Pelletier, écrit-il en 1777 à un ami nantais, et dites-lui que ma confiance en sa probité me tranquillise beaucoup. » A partir de 1786 il entreprend des voyages vers les îles Mascareignes, où il séjourne de 1788 à 1792, puis de 1793 à 1798. Devenu veuf, il épouse au Port-Louis de l'île de France (Maurice) la veuve de Robert Pitot, premier armateur du port, originaire de Saint-Malo. En 1801, il organise son dernier armement pour l'Isle de France et Tranquebar et s'embarque en qualité de subrécargue. Il meurt à Nantes le 24 février 1803, peu après son retour, avec le regret de n'avoir obtenu du Directoire l'abolition de l'esclavage à l'île de France en 1798.

Trois enfants sont issus de son union avec Gabrielle Dudoyer, une fille et deux fils. Marie-Anne, née en 1763, épouse en 1784 François Michaud, négociant à Nantes, fils d'un gros armateur de Calais qui, après la traite négrière, s'engage dans le commerce avec les Mascareignes.

L'aîné des deux fils, Jean-Gabriel², né en 1760, tente divers métiers. D'abord commis d'une banque fondée par son père à Paris, il fait banqueroute à la suite de la faillite de Baudard de Saint-James, trésorier de la Marine et des Colonies, qui lui avait prêté des fonds ; il tente vainement de se refaire en 1786 et 1787 dans des activités commerciales à Saint-Domingue. Revenu en France, il est présent à Paris en 1789 et se lance dans le journalisme, publiant les *Actes des apôtres*, dans lequel il attaque non seulement les hommes et les institutions révolutionnaires, mais aussi la faiblesse du roi et de son entourage. Il se réfugie à Londres à la fin de septembre 1792 et s'y fait connaître par la publication d'un *Tableau de Paris*, récit des massacres du mois précédent. Il reste en Angleterre, publiant sous des titres variés divers journaux rédigés en français, et certainement salarié par le gouvernement britannique dont il défend la

¹ Tugdual de LANGLAIS, *L'armateur préféré de Beaumarchais, Jean Peltier Dudoyer*, Nantes, 2015.

² Hélène MASPERO-CLERC, *Un Journaliste contre-révolutionnaire, Jean-Gabriel Peltier, 1760-1825*, Paris, 1973.

politique contre-révolutionnaire puis, à partir de 1804, les critiques envers Bonaparte. Aventurier, conspirateur intéressé, il ne passe pas inaperçu parmi les émigrés français. De plus, il est chargé des affaires d'Haïti à Londres au nom du roi Christophe (dont il aurait fait la connaissance durant son séjour dans l'île) et de son ministre des Affaires étrangères. N'étant pas distingué par Louis XVIII lors d'un premier retour à Paris en 1814, il retourne à Londres et prend parti en faveur des Ultras contre les Libéraux. Définitivement rentré à Paris en 1818, il meurt dans la misère en 1825.

Il accueille généreusement Chateaubriand lorsque celui-ci arrive à Londres, et il lui procure un logement ainsi que des travaux de traduction, ce qui lui vaut ce portrait dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*³ : « Il n'avait pas précisément de vices ; mais il était rongé d'une vermine de petits défauts dont on ne pouvait l'épurer : libertin, mauvais sujet, gagnant beaucoup d'argent et le mangeant de même, à la fois serviteur de la légitimité et ambassadeur du roi nègre Christophe auprès de George III, correspondant diplomatique de M. le comte de Limonade, et buvant en vin de champagne les appointements qu'on lui payait en sucre. Cette espèce de M. Violet⁴ jouant les grands airs de la Révolution sur un violon de poche me vint voir et m'offrit ses services, en qualité de Breton ... Mon Gil Blas, grand, maigre, escalabreux⁵, les cheveux poudrés, le front chauve, toujours criant et rigolant, met son chapeau rond sur l'oreille, me prend par le bras et me conduit ... »

Le second fils, Marie-Étienne, dont le présent ouvrage constitue la biographie, est né en 1762. Solide gaillard, embarqué en qualité de volontaire de marine à l'âge de 17 ans, il effectue deux voyages aux Antilles avant d'être nommé lieutenant en 1782, officier en second en 1783. Après une tentative d'installation sur une habitation en Louisiane il revient à des commandements sur mer. D'abord à Charleston, puis en France et enfin en Atlantique Sud, il fait la course sur les Britanniques, il capture une trentaine de bâtiments durant les guerres de la Révolution, ce qui lui vaut les félicitations de l'amiral Bruix, ministre de la Marine. Prisonnier à quatre reprises, il ne passe jamais plus de six mois en détention car il est constamment échangé, peut-être grâce à des interventions de son aîné. En 1800, à Paris, il épouse Anne Rivière de La Souchère, fille d'un propriétaire de Saint-Domingue ; il se rend dans cette île afin de procéder à une remise en état de ses domaines et profite de la reprise de la guerre pour faire quelques campagnes de course. Rentré en France en 1804, il part l'année suivante pour les Mascareignes, mais le voyage tourne mal. Bien que capitaine, il est second lieutenant pour payer son voyage, sa mésentente avec le commandant Le Nouvel lui vaudra d'être cassé à la tête de l'équipage. N'ayant pu obtenir sa réhabilitation, après un passage à l'île de France et un voyage aux Indes, il fait la traite à Madagascar où il décède entre 1809 et 1811. Sur deux générations la famille Peltier, offre donc un aperçu du développement commercial des Mascareignes à la fin du XVIII^e siècle.

Avec ce dernier livre sur Marie-Étienne, Tugdual de Langlais complète la biographie de la famille Peltier qui témoigne d'une grande intelligence, de beaucoup de savoir-faire et d'une vive audace, permettant, en dépit de quelques revers dans une période troublée, une exceptionnelle réussite depuis le commerce local jusqu'au grand trafic maritime international.

Philippe Haudrère

³ Ed. Georges Moulinier, bib. de la Pléiade, Paris, 1952, t. 1, p. 353

⁴ Maître de danse chez les Indiens, cité précédemment par Chateaubriand.

⁵ « Hardi, décisif » (Litttré).